



Résumé

Cet article présente les points de vue réaliste et relativiste sur la nature de la vérité. Les interprétations réaliste et relativiste de la science sont examinées au prisme de l'œuvre phare de Thomas Kuhn sur les paradigmes et les révolutions scientifiques. Cet article soutient une conception réaliste de la science, avec en toile de fond cette question : la vérité objective peut-elle être défendue comme un idéal par la religion ? La principale objection adressée à la position relativiste est que la nature des désaccords en matière de croyance religieuse n'est intelligible qu'en termes de vérité objective. Ce constat ouvre la voie à une interprétation réaliste de ce pan de la religion qui s'efforce d'expliquer les caractéristiques de la réalité.

Les mystères de la Vérité

Aristote considérait que la vérité est une question d'adéquation entre le discours et la chose, entre ce qui est dit et ce qu'il en est réellement. Si la proposition P est : « il y a des montagnes sur la face cachée de la lune », alors P est vraie si et seulement si il y a des montagnes sur la face cachée de la lune. De ce point de vue, la vérité d'une proposition telle que P possède un caractère objectif : elle est fondée sur ce que les choses sont réellement. Il nous appartient de croire ou non au fait qu'il y a des montagnes de l'autre côté de la lune – mais que cette croyance soit vraie ou non ne dépend pas de nous. La vérité de P ne repose pas sur le fait que vous, moi ou même l'humanité entière croit en P ; elle dépend de la manière dont les choses sont de l'autre côté de la lune.

Selon le philosophe présocratique Protagoras, la vérité n'est cependant pas objective ; elle dépend des êtres humains. L'explication protagoréenne peut être illustrée par les affirmations énoncées à partir des sensations. Supposez que vous venez d'arriver au Royaume-Uni depuis les Bahamas, et moi depuis la Norvège. Le Royaume-Uni me paraît chaud, tandis qu'à vos yeux il est clairement froid. Protagoras dirait qu'il n'y a pas de vérité unique, objective, sur la température au Royaume-Uni. Chaque être humain l'éprouvera différemment, et rien ne peut être ajouté à ce propos. Protagoras apparaît ainsi comme l'ancêtre de tous ceux qui souhaitent affirmer que la vérité est relative – qu'il n'existe pas de « vérité » en tant que telle, mais seulement « ma vérité » ou « votre vérité ».

Au relativiste protagoréen, on pourrait rétorquer que s'il peut être inapproprié de parler d'exactitude objective en certaines situations (comme celles mobilisant les sensations), dans un grand nombre de cas, nous disposons de critères sur lesquels nous pouvons nous appuyer pour émettre des jugements objectifs. Un thermomètre, s'il est correctement utilisé, nous fournit un moyen objectif de



À propos de l'auteur

Le Dr. John Taylor est chef du Département de philosophie à la Rugby School. John Taylor a été tuteur en philosophie à l'université d'Oxford, il s'est ensuite considérablement engagé dans la promotion d'approches philosophiques de l'éducation, en particulier à travers la mise en œuvre de projets concrets. Il a instauré le cours « Points de vue sur la science » en histoire et philosophie des sciences au niveau du lycée. Entre autres écrits sur l'éducation, son livre *Penser différemment : une approche philosophique de l'enseignement* explore la manière dont les enseignants peuvent intégrer la pensée philosophique à toutes les étapes du programme scolaire.

trancher une question telle que : fait-il plus chaud au Royaume-Uni ou aux Bahamas ?

Le protagoréen nous mettra peut-être au défi de dire en quoi « la bonne façon » de mesurer la température est de choisir l'usage d'un thermomètre, mais nous ne manquerions pas d'arguments pour soutenir qu'il existe une différence objective entre ce qui est plus chaud et ce qui est plus froid. Le système de mesure que contient un thermomètre recoupe d'autres faits immédiatement observables, telle la dilatation du métal sous l'effet de la chaleur, ainsi que d'autres changements d'états, tels le gel ou l'ébullition.

Une conclusion préliminaire peut donc être tirée dans le débat entre conceptions objective et relative de la vérité : il semble bien, dans certains cas, que nous puissions nous référer à des critères objectifs pour déterminer la vérité. C'est la question des critères qui est au cœur du problème. Le relativiste prétend que face à des questions importantes telles que celle du bien-fondé des croyances religieuses, ou même dans le cas de désaccords particulièrement profonds

sur la science, nous manquons de critères vers lesquels nous tourner quand nous sommes engagés dans des controverses pour discerner la vérité. Plutôt que de nous lancer dans une querelle, forcément futile, en quête d'absolus, nous ferions mieux de consentir au langage de la vérité relative.

Nous étudierons le défi présenté au relativiste lorsqu'il est confronté, d'une part, à l'argument s'opposant à la possibilité d'une objectivité en science et, d'autre part, à la question de la pertinence de la vérité objective, en tant que but, dans le domaine des croyances religieuses.

L'expansion du relativisme

Comme nous l'avons vu brièvement au sujet de Protagoras, le scepticisme qui entoure la possibilité d'une vérité objective possède une histoire aussi ancienne que celle de la pensée humaine. Les racines du mode de pensée aujourd'hui appelé « postmoderne » remontent à l'ère présocratique. Ce qu'il est intéressant d'observer, c'est la manière dont certaines époques, comme la nôtre, nourrissent plus encore l'essor de la pensée relativiste, dans sa diversité.

La conception relativiste de la vérité a tendance, lorsqu'elle s'implante, à envahir le terrain des idées, et cette propension se confirme par la tentative de présenter même les sciences naturelles, dont la dimension objective est manifeste, sous le jour d'une entreprise humaine imprégnée d'éléments subjectifs. Le relativisme appliqué à la science peut sembler défier toute logique. Pourtant, l'œuvre influente de Thomas Kuhn intitulée *La structure des révolutions scientifiques* et, dans son sillon, toute une école de sociologues de la science ont abouti à pareille conclusion¹.

On pourrait penser que nos théories scientifiques les plus confirmées fournissent un exemple indiscutable de vérité objective. Qu'attendre de plus, sinon qu'une théorie soumise, à la fois par ses partisans et par ses opposants, à des tests précis, détaillés et approfondis pendant une longue période, soit validée par ces tests, et qu'à la suite d'une articulation théorique plus poussée, elle s'avère cohérente avec d'autres théories elles aussi éprouvées ? Pourtant, Kuhn et d'autres ont affirmé que même nos paradigmes scientifiques les mieux établis peuvent être remis en question, que l'idée de comparer les paradigmes avec la réalité est hautement problématique et que, par conséquent, nous sommes contraints de reconsidérer notre perception de la science en tant qu'entreprise progressant vers la vérité objective. Certains en appellent même à une nouvelle vision des choses, où l'objectivité, la rationalité et la vérité n'entreraient pas en ligne de compte dans l'explication de la nature de la science et où l'activité scientifique serait expliquée en référence à des facteurs purement extrinsèques et sociologiques.

Il importe donc de défendre la vérité objective en tant que but de la science. Nous verrons que les critiques envers la

rationalité et l'objectivité scientifiques peuvent être contestées en mettant en évidence ce qui est inhérent à la démarche scientifique : l'engagement en faveur de la rationalité qui transcende celui pris au bénéfice de paradigmes spécifiques. Un cadre de valeurs communes unit les scientifiques, même lorsqu'ils se rattachent à des paradigmes différents. Ces valeurs peuvent être perçues comme provenant du but premier de la science, à savoir la recherche de théories apportant la meilleure explication aux données dont nous disposons. Parce que ces « vertus explicatives » découlent de la nature même de l'explication scientifique et non des particularismes de certains paradigmes scientifiques, elles fournissent un cadre à l'intérieur duquel il est possible de discuter de manière rationnelle du bien-fondé de paradigmes rivaux.

C'est dans cette perspective que l'on peut s'atteler à défendre une philosophie des sciences « scientifiquement réaliste ». Selon le point de vue réaliste, la visée de la science est de fournir une explication objectivement juste de la réalité, et son succès, constaté à travers la conception de théories dont le pouvoir explicatif ne cesse de croître, repose sur la preuve que des progrès sont accomplis dans cette voie. Le réaliste, notons-le, n'est pas mû par la conviction que nous avons atteint des vérités ultimes et immuables ; l'accent est mis sur le progrès accompli vers une explication pertinente et sur l'importance de défendre la vérité objective en tant qu'idéal régulateur. C'est à cela que les scientifiques aspirent dans leurs investigations.

Si, comme nous le verrons, le réalisme scientifique peut tenir tête aux critiques relativistes, nous pouvons nous demander si le réalisme est défendable en tant que valeur explicative dans d'autres champs de discours. À première vue, l'offensive relativiste contre l'idée de vérité en matière de croyance religieuse semble plus difficile à contrer. Contrairement au cas scientifique, il y a en effet dans le discours religieux un désaccord répandu et apparemment insoluble, pour savoir non seulement quel système de croyance religieuse est vrai, mais aussi de quelle manière mener des débats autour d'opinions religieuses divergentes.

Certains affirment que la foi religieuse repose sur des fondements rationnels et devrait être défendue en recourant à la raison. Plus couramment, on dit que l'engagement religieux est une affaire de foi, qui dépasse tout ce qui peut être fondé rationnellement en avançant des arguments ou des preuves. Un contraste apparaît ici avec la démarche scientifique qui se caractérise par de vifs débats autour du bien-fondé de théories particulières, mais qui affiche un consensus remarquable sur la méthodologie. Voilà qui semble donner de la crédibilité au relativisme, point de vue selon lequel il est impropre de penser la question des croyances dans le champ religieux en termes d'objectivité et de rationalité. Dans ce cas, dit-on, c'est une affaire de conflit entre des subjectivités qui divergent, avec des visions du monde adoptées pour des raisons

¹ Kuhn, T. *The Structure of Scientific Revolutions*, seconde édition, Chicago : Chicago University Press, 1970 (Trad. de Laure Meyer : *La structure des révolutions scientifiques*).

personnelles et jaugées en fonction de valeurs individuelles. En l'espèce, la vérité objective est hors de question. Si la croyance en l'existence de Dieu « vous convient », autant dire que vous la tenez pour vraie.

Nous verrons cependant que l'interprétation relativiste de la croyance n'est pas à l'abri de toute critique. La difficulté à laquelle le relativiste est confronté tient à ce que le phénomène même qui l'incite à adopter sa posture – en l'occurrence, l'existence d'un désaccord répandu – s'avère difficile à expliquer à l'aune du relativisme. Si chacun de nous détient sa propre vérité, il s'ensuit qu'aucun désaccord n'est possible. Or ce fait semble contredire le postulat à partir duquel le relativiste raisonne. Se dépendre de la vérité objective comme point de référence à la croyance pourrait se révéler bien plus difficile que le relativiste l'imagine.

Nous aborderons d'abord la question de l'objectivité en science, puis nous tenterons de présenter une approche alternative à l'image traditionnelle du progrès scientifique, vu comme un processus cumulatif et continu, cheminant vers une représentation objectivement vraie du monde.

Les paradigmes de Kuhn

La contribution de Thomas Kuhn sur les révolutions scientifiques eut de profondes retombées sur l'histoire et la philosophie des sciences. Kuhn attira l'attention sur le fait que la science est une activité humaine. Il traita la science en tant qu'institution. Au cours d'une investigation scientifique normale, les scientifiques travaillent en étant guidés par un paradigme. Dans sa forme la plus simple, un paradigme peut être présenté comme la théorie centrale d'une branche de la science. La mécanique newtonienne, par exemple, servit de paradigme dominant à la physique pendant plus de deux cents ans. Mais ce terme a une portée plus vaste, en ceci qu'il englobe non seulement des théories mais aussi des exemples de résolutions de problèmes, des règles méthodologiques et même des principes philosophiques. La physique newtonienne contient notamment un engagement en faveur du déterminisme. En général, nous pouvons considérer un paradigme comme une matrice disciplinaire : c'est elle qui unit un groupe de scientifiques. Le paradigme est par conséquent associé à l'idée d'identité. Nous décrivons les scientifiques en fonction de leurs paradigmes. On n'est pas simplement physicien mais aussi par exemple « cosmologue relativiste », ou encore, dans le cadre des sciences biologiques, on peut se définir comme un « généticien évolutionniste », et ainsi de suite.

Un paradigme sert de modèle aux scientifiques dans leur travail. Jusqu'au tournant du vingtième siècle, les physiciens se reportaient à la mécanique newtonienne et cherchaient à élargir ce paradigme. Les mystères non résolus devaient être traités en usant des méthodes que Newton avait lui-même employées. Parfois, cependant, certaines énigmes résistent aux scientifiques qui tentent de trouver des solutions à partir des méthodes admises par le paradigme dominant. Ces anomalies peuvent s'avérer particulièrement récalcitrantes ; elles attirent l'attention

des chercheurs les plus éminents dans le champ concerné et remettent en question la légitimité du paradigme. L'accord qui caractérise la science normale devient menacé à mesure que sont proposés différents remaniements ou inflexions aux règles inscrites dans le paradigme. C'est précisément ce qu'il s'est passé en 1900 quand les physiciens ont essayé tant bien que mal de rendre intelligibles des résultats qui semblaient incompatibles avec la mécanique newtonienne.

Quand une discipline traverse une crise, un nouveau paradigme peut être formulé, censé résoudre les anomalies du paradigme existant et offrir la promesse d'une nouvelle approche fertile. Si des scientifiques, en nombre suffisamment conséquent, deviennent insatisfaits du paradigme existant, leur allégeance peut se déplacer vers un nouveau paradigme – un processus que Kuhn désigne sous le nom de révolution scientifique.

À propos de révolutions, Kuhn utilise une métaphore politique pour décrire le processus menant au choix du paradigme. Les révolutions politiques surviennent dans un contexte de profonde insatisfaction vis-à-vis des structures existantes. Les institutions au sein desquelles le débat politique et les décisions ont normalement lieu sont elles-mêmes mises en cause. La révolution devient alors une affaire extrêmement perturbante et violente, où la future orientation politique est déterminée, non par un des développements du débat politique rationnel, mais par des facteurs qui dépendent du camp le plus rassembleur et puissant.

Kuhn suggère qu'une rupture comparable du discours rationnel advient pendant les révolutions scientifiques. C'est le rôle du paradigme à partir duquel le scientifique travaille que de fournir une orientation dans le processus de choix d'une théorie – de servir de guide méthodologique pour la résolution d'énigmes. Mais s'il incombe habituellement au paradigme de guider le scientifique, à quoi ce dernier peut-il se référer en s'efforçant de rationaliser le choix d'un paradigme ? Nous sommes confrontés, semble-t-il, au problème de l'argument circulaire : l'idée qu'un scientifique se fait d'une bonne théorie est tellement subordonnée au paradigme qui lui a été inculqué que toute tentative de débat rationnel achoppera sur une dispute où chacun des deux camps tient pour vraie une proposition qu'il appelle de ses vœux sans l'avoir démontrée².

L'incommensurabilité

Kuhn utilise le terme « incommensurabilité » pour décrire la difficulté de comparer les paradigmes. Une des sources de cette difficulté tient à des questions de signification. Les scientifiques qui travaillent à partir de paradigmes différents, dit Kuhn, ne disent pas la même chose lorsqu'ils emploient certains éléments de terminologie scientifique, de sorte que la compréhension mutuelle entre scientifiques mus par des paradigmes différents se trouve menacée. Puisque le sens assigné aux termes théoriques varie d'un paradigme à l'autre, il n'existe aucune voie neutre pour tenir un débat sur la valeur de paradigmes concurrents. Par

² Kuhn, *op.cit.*, p.108.

conséquent, il est impossible de défendre quelque conclusion que ce soit sur la justesse objective d'un paradigme particulier.

La thèse de l'incommensurabilité est le motif pour lequel nombre de ceux qui ont découvert *La structure des révolutions scientifiques* considèrent cet écrit comme l'ouvrage pionnier du relativisme. On ne peut guère porter plus haut l'influence des arguments de Kuhn qui semblent montrer qu'en matière de science plus qu'ailleurs, le champ de la recherche objective et rationnelle est sérieusement limité. Si la marée du relativisme s'élève au point de paraître éroder l'objectivité scientifique, quel espoir reste-t-il pour l'investigation rationnelle dans d'autres disciplines apparemment plus subjectives ? Une des raisons pour lesquelles *La structure des révolutions scientifiques* reçut un accueil aussi enthousiaste auprès des travailleurs en sciences sociales tient au fait que les thèses de Kuhn furent saluées comme des arguments instaurant une meilleure parité d'estime. Le manque d'objectivité cesse en effet d'être une critique à l'encontre des sciences sociales si tout ce que nous appelons « savoir scientifique » est subjectif.

La rationalité retrouvée

Kuhn, lui-même, fut troublé par les conclusions relativistes que d'autres tirèrent de son œuvre. Dans une postface importante aux éditions tardives de *La structure des révolutions scientifiques*, il chercha à clarifier le sens de certains thèses cruciales, en particulier celles autour de la notion d'incommensurabilité. Il indiqua clairement que son intention n'était pas de critiquer l'idée d'une comparaison rationnelle des paradigmes. Il souhaitait en revanche montrer qu'une telle comparaison ne va pas de soi. Il est des raisons pour lesquelles les controverses survenant pendant les révolutions scientifiques ne se résolvent pas facilement. Aucune procédure décisionnelle d'autorité, régie par des règles, n'est à la disposition du scientifique confronté au choix entre plusieurs paradigmes. Cependant, plusieurs *vertus théoriques* – qui sont des caractéristiques engageantes – fournissent une base à la comparaison rationnelle, puisqu'elles sont constitutives de la science elle-même et pas simplement dépendantes d'un paradigme scientifique spécifique. Les vertus théoriques listées par Kuhn sont la précision, la portée, la simplicité et la fécondité. Une discussion rationnelle entre les partisans de différents paradigmes est possible parce que les scientifiques de chaque bord s'entendent sur ce qu'ils recherchent : la théorie qui apportera la meilleure (la plus précise, complète, simple et féconde) explication possible des données. Il y aura bien sûr encore amplement matière à se disputer (sur le sens donné à la « simplicité », sur la conduite à adopter si une théorie l'emporte sur un point mais faillit sur un autre). Mais à tout le moins, un cadre de délibération rationnelle est instauré.

Kuhn clarifia aussi sa position sur les variations sémantiques de certains termes théoriques survenant au cours de changements de paradigmes. Il dément, par exemple, le fait qu'une rupture totale de communication survient dans les temps de révolutions scientifiques.

L'incommensurabilité ne veut pas dire que des scientifiques adoptant un paradigme particulier dénie toute cohérence à ceux qui travaillent à partir d'un paradigme différent. Des *difficultés* de communication surviendront tout bonnement, puisque la signification des termes théoriques centraux peut varier d'un paradigme à l'autre. La clarté peut être perdue dans la traduction, mais Kuhn considère cette dernière possible. Apprendre à penser selon les termes d'un nouveau paradigme revient exactement à apprendre une nouvelle langue. La langue maternelle vient naturellement ; la seconde doit être apprise, et traduire vers cette nouvelle langue exige des efforts.

Prenons l'exemple, utilisé par Kuhn, du mot « masse » dont le sens a changé lors du passage du paradigme newtonien au paradigme relativiste. Le physicien de formation classique doit s'efforcer de saisir la manière dont le terme s'entend en relativité restreinte. Dans l'acceptation newtonienne, la masse d'une particule ne change pas avec la vitesse. Ce n'est plus le cas dans la théorie d'Einstein selon laquelle la masse dépend de la vitesse. Le changement de paradigme engendre aussi une extension du concept, par l'introduction de nouvelles formes, comme la « masse au repos » ou l'« énergie de masse ». Des remaniements comparables ont eu lieu en biologie en ce qui concerne la compréhension de mots, tels l'« hérabilité » ou l'« épigénétique ». La définition de ces nouveaux termes doit être apprise. Un travail est donc nécessaire pour se familiariser avec ce nouveau langage. Pour autant, il n'existe pas de gouffre sémantique infranchissable entre les théories classiques et modernes.

De la science à la religion

Nous venons de voir que l'approche de Kuhn sur les changements de paradigme en science, bien qu'elle soutienne initialement une interprétation relativiste du choix théorique, pouvait être en réalité parfaitement expliquée en des termes plus sympathiques aux yeux du réaliste scientifique. Un choix rationnel entre des paradigmes est possible, à condition que les scientifiques consentent à délibérer à la lumière de ces vertus que sont la précision, la portée, la simplicité et la fécondité. Sur le plan ontologique, rien de ce que dit Kuhn exclut la possibilité de penser à partir de paradigmes en tant qu'outils pour nous guider à composer avec une réalité objective. En effet, l'interprétation des paradigmes, en tant que manières de penser la réalité plutôt qu'en tant que systèmes déterminant la réalité, semble avoir le mérite de plus de clarté.

De ses différentes considérations se dégage une conclusion de bon sens sur la science : cette dernière est une activité tendue vers la vérité objective, où les décisions des scientifiques peuvent reposer sur des fondements rationnels, même en temps de désaccord profond.

Qu'en est-il, cependant, de la croyance religieuse ? Si le relativisme attire instinctivement certains lorsqu'il s'agit de religion (ou d'éthique), c'est parce qu'il ne semble exister aucun moyen de résoudre, de manière décisive, les éternelles querelles autour de questions telles que l'existence ou la nature de Dieu. Lors de ces controverses,

aucun camp ne semble capable de produire une preuve ou des arguments à même de régler la question. Le scepticisme à l'égard de l'existence de réponses objectivement vraies semble, dans de tels cas, conforté. Il en va de même des débats autour de certaines revendications historiques où, le temps passant, la possibilité d'obtenir un jour une preuve décisive devient de plus en plus mince.

Cela dit, le fait même qu'il existe une différence d'opinion s'avère paradoxalement difficile à expliquer à l'aune du relativisme. Considérez la structure logique du désaccord. Pour revenir à l'exemple du début de notre propos, supposez que vous et moi engagions un débat quant à savoir s'il y a des montagnes sur la face cachée de la lune. L'objet de notre différend est la proposition (appelons-la P) selon laquelle il y a des montagnes de l'autre côté de la lune. Vous dites que P est vraie ; je dis que P est fausse. Ce sur quoi nous ne sommes pas d'accord – l'objet de notre dispute –, c'est la vérité : en l'occurrence, la vérité de la proposition P.

Pour donner sens à la nature du désaccord, nous devons invoquer la notion de vérité. La vérité en question est bel et bien la vérité objective, pas simplement « ma vérité » ou « votre vérité ». Si nous nous représentions la situation en termes de vérité relative, il n'y aurait aucun désaccord. Je ne réfute pas le fait que P vous semble vraie en affirmant que je la trouve fausse, tout comme je ne vous contredis pas quand vous tenez pour vraie l'affirmation « je suis chaleureux » en répliquant qu'elle me paraît fausse. Dès lors que nous ne pouvons comprendre la structure du désaccord qu'en se référant à la vérité (non relative) et que ce désaccord existe indubitablement, le relativisme fait forcément fausse route.

On peut émettre l'hypothèse que les deux camps opposés de ce débat reconnaissent qu'un système commun de règles est applicable – en gros, les lois de la logique et les normes requises pour des tests empiriques. C'est l'idée même de ce cadre commun, à l'intérieur duquel se déploie le désaccord, que le relativiste voudra mettre en cause.

Pourtant, il n'est pas invraisemblable de considérer la science, la religion et la philosophie comme autant d'activités appartenant, du moins en partie, à une même catégorie d'ensemble, celle qui cherche à expliquer le monde.

Compter sur la raison

Ce qui unit la science, la religion et la philosophie dans une large mesure, c'est que toutes trois visent à répondre à notre désir d'explication : à notre besoin de comprendre le monde où nous nous trouvons, notre propre nature et la manière dont nous devrions vivre. Il est vrai que ces systèmes tendent à fournir des modèles d'intelligibilité différents mais, à un niveau général, ils partagent une visée commune et, à certains égards, une affinité méthodologique. Le recours à la raison aux fins d'atteindre la vérité objective est un engagement inhérent à toute approche visant à satisfaire notre désir d'explication. Cette démarche plaide contre ce que le relativiste veut nous faire croire en affirmant que des systèmes, telles la science et la religion, appartiennent à des mondes incommensurablement différents.

Le relativisme est parfois présenté comme faisant partie d'un impératif moral : la croyance en la vérité absolue serait forcément liée à l'intolérance. Pourtant, si la position du relativiste implique l'idée d'une impossibilité de dialogue rationnel entre des positions concurrentes dans les champs scientifique et religieux, par quoi pourrait-on remplacer ce débat pour arbitrer les conflits bien réels noués autour de tels sujets ? Si les considérations rationnelles ne sont pas recevables, nous n'avons pas d'autre choix, semble-t-il, que de recourir à des méthodes coercitives ou du moins propagandistes pour essayer de faire face aux différences entre croyances. Le relativiste voudrait peut-être que nous vivions simplement et que nous nous laissions vivre, mais la profondeur et la gravité des différences d'opinion rendent cette proposition intenable. Mieux vaut, pensons-nous, garder foi en la raison.

Les « Faraday Papers »

Les « Faraday Papers » (articles Faraday) sont publiés par The Faraday Institute for Science and Religion (l'Institut Faraday de Science et Religion), Cambridge, UK, une organisation caritative pour l'enseignement et la recherche (www.faraday-institute.org). Cet article a été traduit en français par Hélène Mayhew pour www.scienceetfoi.com avec le support de la fondation Templeton Religion Trust. Les points de vue exprimés sont ceux des auteurs et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Institut ni ceux de Templeton Religion Trust. Les « Faraday Papers » abordent un large éventail de sujets relatifs aux interactions entre science et religion. Une liste complète de ces articles sont disponibles sur le site www.faraday-institute.org depuis lequel on peut télécharger gratuitement des copies au format PDF. Date de publication : Janvier 2020.

© The Faraday Institute for Science and Religion